

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°62 – avril-mai 2016

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

---

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

### Le tournant des années 1850

Tous ceux qui ont le plus complètement exprimé l'esprit secret du romantisme germanique, Adam Müller [1779-1829], Wackenroder, Novalis se sont créé un moyen-âge menteur, et comme cette direction a prévalu dans leur école, on a fini aussi par méconnaître l'influence féconde qu'ils avaient eue d'abord sur l'étude des littératures primitives. L'érudition excellente, la science sincère des frères Grimm a fait oublier les recherches des écrivains romantiques, comme Henri Heine a fait oublier leurs œuvres d'imagination. Certes sans l'école romantique, M. Jacob Grimm n'eût pas appliqué si amoureuxment son esprit à l'étude du moyen-âge, et Henri Heine n'eût pas inventé dans mille petites pièces charmantes une langue si poétiquement naïve. Tous deux, dans des voies différentes, ils doivent beaucoup à leurs devanciers, mais ils ne doivent qu'à eux-mêmes la foi qu'ils ont eue dans les idées modernes. C'est par là qu'ils ont anéanti leurs maîtres. On a tout à perdre quand on méconnaît son époque et qu'on refuse de s'associer à son esprit. L'école romantique a fourni un douloureux témoignage de cette vérité si simple. Que sont devenus tous ces écrivains dont quelques-uns avaient reçu des facultés si hautes ? Où sont tous ces conteurs pleins de grâce, tous ces rêveurs enthousiastes ? Ils sont enfermés dans les limbes, parce qu'ils n'ont pas voulu vivre.

Renouvelée par Henri Heine, accoutumée par Georges Herwegh<sup>1</sup>, par Nicolas Lenau et Ferdinand Freiligrath<sup>2</sup>, aux émotions fécondes de la liberté, la poésie lyrique a renoncé pour toujours aux rêves énervants du romantisme. Endormie naguère dans ces ombres douteuses qui ne sont ni le néant ni la vie, elle s'éveille enfin à la clarté du jour et reçoit le baptême des croyances modernes.

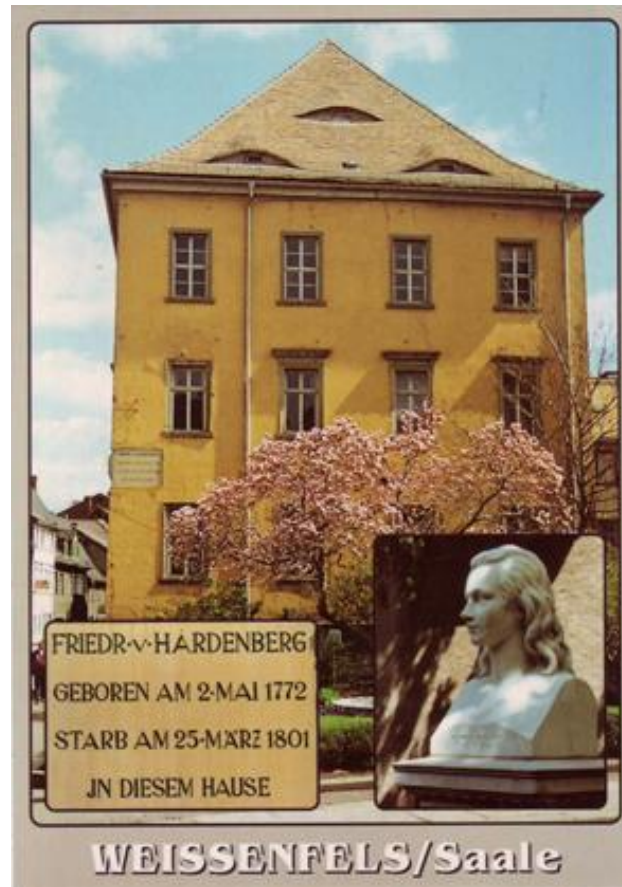
Saint-René Taillandier

---

<sup>1</sup> Poète allemand (1817-1875), longtemps exilé du fait de ses menées politiques en Suisse, d'abord, puis à Paris, à partir de 1845. Traducteur, dans sa jeunesse, de Lamartine. Cf. Victor Fleury, *Le poète Georg Herwegh*, Paris, 1911.

<sup>2</sup> Autre poète allemand (1810-1875), lui aussi mêlé à la politique de son temps, nationaliste même, au moment de la guerre de 1870 : il a célébré l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne.

## NOVALIS. RETOUR DE SAXE-ANHALT.



*La maison familiale où mourut Novalis.*

Le 25 Mars il demanda à son frère plusieurs livres pour y chercher quelque chose, ordonna son déjeuner et parla avec vivacité jusqu'à huit heures du matin. Vers neuf heures il pria son frère de jouer quelques pièces de clavecin, et s'endormit pendant ce jeu. Frédéric Schlegel, étant entré bientôt après dans la chambre, le trouva dormant tranquillement. Ce sommeil dura jusqu'à midi, où il expira sans faire le moindre mouvement. Sa physionomie était aussi douce et aussi enjouée après sa mort, qu'elle avait été dans sa vie. C'est ainsi que mourut notre ami avant qu'il eût atteint sa vingt-neuvième année. Il avait de vastes connaissances, et son génie poétique était aussi grand que sa personne était aimable. L'Allemagne pouvait se promettre de lui des choses extraordinaires, car son génie avait devancé tous ses contemporains. Mais ses écrits, bien qu'ils ne se composent que de fragments, ont déjà porté leurs fruits, car ses idées nobles et profondes ont rempli d'enthousiasme la génération qui l'a suivi, et les étincelles de son esprit original ont éclairé ceux qui sont venus après lui.

Xavier Marmier

## FIDÉLITÉ D'AMOUR. Henri et Mathilde

« Le voici donc ouvert, le règne de l'Amour. »

C'est à Mathilde, la fiancée de Henri, puis son épouse, dans *Henri d'Ofterdingen*, qu'il reviendra de mener le jeune héros jusqu'à l'accomplissement de sa vocation, en lui permettant de retrouver *Sophie* (SOPHIA, la Sagesse divine), en passant par toutes les étapes de la Fidélité d'Amour : de son initiation à la réalisation. Mathilde, en effet, lui sera ravie et Henri devra partir en pèlerinage pour retrouver la grotte où elle demeure.

Mais avant cet épisode, il y a d'abord l'initiation de Henri à l'Amour, et c'est le fameux rêve de la Fleur bleue : « Ce qui, pourtant, le fascinait avec une force irrésistible d'un charme tout puissant, c'était, et ici-même, tout auprès de la source, une fleur élancée et d'un bleu lumineux qui l'effleurait de ses larges feuilles resplendissantes. Des fleurs sans nombre et de toutes couleurs se pressaient autour d'elle, embaumant l'air du plus exquis parfum. Il ne voyait cependant que la seule fleur bleue, et longuement, avec une tendresse qu'on ne saurait dire, il attachait ses regards sur elle. A la fin, comme il voulait s'approcher d'elle, il la vit tout soudain qui bougeait et commençait à se transformer ; les feuilles se faisaient de plus en plus brillantes et venaient se coller contre la tige qui elle-même grandissait ; la Fleur alors se pencha vers lui, et ses pétales épanouis se déployèrent en une large collerette bleue qui s'ouvrait délicatement sur les traits exquis d'un doux visage. Dans un étonnement émerveillé et délicieux qui ne cessait de croître, il suivait la métamorphose singulière, quand, brusquement, il fut réveillé par la voix de sa mère... »

La deuxième étape du cheminement de Henri est encore d'ordre initiatique, c'est même le terme de l'initiation proprement dite : « Est-ce que ce n'est pas tout à fait comme dans mon rêve, quand j'ai eu la vision de la Fleur Bleue ? Ce visage qui se penchait vers moi de l'intérieur du calice, oui, c'était le visage céleste de Mathilde. »

La troisième intervient au moment des fiançailles d'Henri et de Mathilde et marque l'appartenance du jeune couple à l'ordre des Fidèles d'Amour<sup>3</sup>. C'est Klingsor qui, dans le roman, les revêt de cette dignité, en leur disant : « Mes enfants, soyez l'un à l'autre fidèles jusque dans la mort ! L'amour et la fidélité feront de votre vie une éternelle poésie. »

---

<sup>3</sup> Ces fameux *Fedeli d'Amore* auquel appartenait en leur temps Dante et Cavalcanti.

La dernière, enfin, en forme de pressentiment, inaugure l'ascension de Henri depuis le centre de son être vers sa « patrie du Ciel ». Ainsi dit-il à Mathilde : « Je ne possède rien qui ne me vienne de toi ; ton amour m'ouvrira les sanctuaires de la vie, me conduira au saint des saints de l'âme ; et les visions les plus sublimes, les intuitions suprêmes, c'est toi qui me les inspireras. Qui sait si notre amour ne sera pas un jour, devenu des ailes de flammes qui nous enlèveront et nous porteront dans notre patrie du ciel, avant que nous aient atteints la vieillesse et la mort ? » Or Mathilde mourra bientôt. Ou plutôt, elle sera victime d'un enchantement.

[À suivre]

---

---

FONDATION DU 1<sup>er</sup> JANVIER 1832.

---

---

# LA FRANCE LITTÉRAIRE.

**L**à où la musique est entièrement unie à la poésie, et est elle-même une poésie ; où les traditions populaires sont encore plus répandues par le chant, les poèmes de longue haleine doivent être bien plus rares et ne pas présenter les qualités qui se rencontrent dans tous les *Lieder* nationaux.

Nous voyons cependant Hardemberg [*sic*] dit Novalis, poète du romantisme, et plus spécialement, du mysticisme, s'élever, dans le roman religieux qu'il nous a donné sur les mineurs (Bergmann), à toute la hauteur d'une conception transcendante, et nous présenter une peinture achevée de son siècle dans cet antagonisme qu'il a si bien peint, d'une imagination qui vagabonde contre un intellectualisme qui opprime. Cette description de la vie intérieure de l'homme dans la nature, cet essai de naturalisme chrétien, que le monde méconnaît et que l'âme adopte avec tant d'enthousiasme, qu'il a développé dans les Disciples à Laïs [*sic*], la Chrétienté, Henry d'Ofterdingen ; cette alliance, toute de l'âme et de la pensée, de la mélancolie et de la religion, cette insaisissable sympathie entre les

choses belles du monde et Dieu, cet avenir qu'il nous révèle d'une foi : « *qui se présentera à nous orpheline, humble et « étrangère,* » qui s'insinuera dans les cœurs pour être incessamment aimée et adorée de tous ; tout cela se retrouve dans ses ouvrages avec un style qui se ressent de l'empreinte perpétuelle de la pensée sur l'expression, et qui est un nouveau charme pour l'esprit.

Dirai-je aussi les travaux de F. Schlegel, qui a embrassé la conception du catholicisme par l'examen des besoins de son siècle, les travaux non moins méritants de Tieck, qui a travaillé sur les Zagas [*sic*] et les légendes, et dont le nom est grand en Allemagne.

Telle a été la marche scientifique et poétique de la civilisation allemande.

Une nouvelle ère s'est agrandie devant elle. Le patriotisme et la religion, l'amour de Dieu et de la liberté, germent dans leur sein ; sa vie est à elle ; elle est belle et pleine de vigueur ; nulle influence étrangère ne pèse sur elle ; l'amélioration sociale s'accroît incessamment, et, guidée par le mysticisme, elle marche à toutes les vertus.

L'influence de cette civilisation sur nous existe-t-elle ? Quelle est-elle ? Son expansion dans la société française par l'esthétique et la philosophie est-elle possible ? Telles sont les questions qui me restent à développer, et que je me propose de résoudre dans un article subséquent.

ERNEST FALCONNET (de Lyon).



#### ARY SCHEFFER

**M**. Scheffer<sup>4</sup> est assurément le peintre le plus poétique de l'époque. Il comprend mieux que tout autre l'esprit des vieilles ballades, il a lu Byron, Schiller, Burger, et s'est profondément imprégné de leurs senteurs et de leurs parfums ; – c'est plutôt un poète qui s'est trompé de vocation, et qui ne fait pas de vers, qu'un peintre véritable dans la rigoureuse acception du mot. Aussi a-t-il rarement pris ses sujets dans la vie politique, et s'est-il laissé emporter de préférence dans les régions idéales ; il ne fait guère que des ombres plaintives et vaporeuses, qui traversent le brouillard avec des yeux baissés et des chevelures dénouées ; ses figures posent rarement les pieds par terre, elles rasent silencieusement la pointe du gazon mouillé des larmes de la nuit, les bras croisés sur leur poitrine, et leur draperie ordinaire est un linceul

<sup>4</sup> Ary Scheffer est né à Dordrecht en 1795 et mort à Argenteuil en 1858.



aux plis longs et traînants. La vie lui répugne, la santé lui paraît brutale et le soleil qui nous luit, blesse ses prunelles habituées à une lumière moins ardente ; un clair de lune allemand jette dans tous ses tableaux des ombres bleuâtres et des effets argentés, qui augmentent encore la pâleur mystérieuse de ses personnages. Leurs chairs ont des transparences d'agate [*sic*] et des blancheurs de cire de cierge ; le jour semble traverser leurs mains diaphanes de leurs yeux clairs et profonds, où brille cette lueur d'argent bruni, qui caractérise les yeux des poitrinaires, s'échappent des perles limpides comme du calice d'une fleur secouée par le vent, sur leurs lèvres amincies à peine teintées d'une rougeur imperceptible, voltige un sourire mélancolique et qui n'a plus rien de terrestre, leur front a déjà ce blanc mat de l'hostie et du suaire, et leur mort fatale mêle quelques violettes aux frêles roses qui fleurissent sur leurs joues amaigries. On voit bien qu'ils ont eux-mêmes la conscience de ne pas vivre long-temps, et c'est ce qui leur donne une tristesse si profonde, une attitude si désolée. – Je n'ai jamais regardé une de ces pâles têtes à l'air maladivement rêveur sans me sentir ému jusqu'au fond de l'âme, les cheveux blonds qui les inondent ont l'air de branches de saules qui pleurent sur le marge d'un tombeau, et l'azur de leurs prunelles est d'un bleu si singulier que l'on comprend tout de suite qu'ils ne réfléchissent plus que le ciel, et qu'aucun objet d'ici-bas, ne doit plus se doubler à leur miroir. – Novalis seul pourrait dessiner des figures plus aériennes et plus impalpables que celles de Scheffer, et personne n'a aussi bien que lui senti et rendu la poésie de la consommation<sup>5</sup>. Quel



attendrissement profond dans ces mains fluettes de Marguerite, près de son rouet, devant la fenêtre à petits carreaux ! Quelle majesté divine dans ce reflet bleuâtre qui illuminait le clair-obscur de sa joue et de son cou, et qui rendait encore plus transparente cette chair déjà si vaporeuse ! Quel diamant de belle eau que cette larme qui coulait sur cette figure si noblement délicate, et d'une beauté si pure malgré la souffrance et la maigreur.

Toutes les créations de Scheffer ont ce cachet de rêverie mélancolique et de grâce maladive...

---

<sup>5</sup> Ici une allusion à Henri Heine, à son article sur Novalis paru dans *L'Europe littéraire*, en 1833 : « La muse de Novalis était une fille blanche et élancée, aux yeux bleus et sérieux... » Cf. la *Lettre Novalis* n°2, avril-mai 2006.

# LE FAUST

DE

## GOETHE

TRADUCTION REVUE ET COMPLÈTE, PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR GOETHE

PAR M. HENRI BLAZE

Quiconque entreprend une œuvre épique dépouille sa propre inspiration pour se soumettre au dogme sans discuter ; que ce dogme vienne ensuite de Dieu ou de l'esprit humain, qu'il s'appelle Jésus, saint Paul, Grégoire VII ou Spinoza, Hegel, Novalis, peu importe, on n'en doit pas moins le considérer comme l'autorité dont la pensée relève. Le poème de *Faust* est le chant du naturalisme, l'évangile du panthéisme, mais d'un panthéisme idéal qui élève la matière jusqu'à l'esprit, bien loin d'enfourer l'esprit dans la matière, proclame la raison souveraine, et donne le spectacle si beau de l'hyménée des sens et de l'intelligence. Toutes les voix chantent sous la coupole magnifique, les anges, l'humanité, les grands bois, les eaux et les moissons ; les flammes de la vie et de l'amour roulent à torrents, puis remontent à la source éternelle pour s'épancher encore. L'harmonie est complète, pas une note n'y manque. Désormais Novalis et Goethe ont élargi le Verbe du Christ et fait entrer la terre, les eaux et le ciel dans la révélation ; la nature est sauvée, l'humanité se réconcilie à jamais avec elle ; tout annonce le panthéisme et le glorifie dans cet édifice sublime. Entre tous les grands maîtres, Goethe est celui qui possède au plus haut degré le génie de la volonté : il fait ce qu'il veut, rien que cela, et s'arrête à temps ; et, qu'on ne s'y trompe pas, cette puissance n'est que le résultat de son organisation insensible aux influences du cœur, de sa nature qui attire sans jamais rendre, comme nous l'avons déjà dit. On doit bien se garder de croire que toutes les tendances du siècle le frappent également ; dans cette symphonie étrange, dans ce chœur sans mesure que chantent pêle-mêle tous les instincts et toutes les passions, son oreille infallible saisit la voix fondamentale et la sépare des autres ou plutôt groupe les autres autour d'elle. Goethe est un écho, mais un écho intelligent autant que sonore, et qui réfléchit avant de rendre le bruit qui l'a frappé, bien différent en cela de ces poètes toujours prêts à se laisser inspirer, qui passent



incessamment de l'orthodoxie au doute, du doute à la religion de Spinoza, et, de trop faible vue pour distinguer d'en haut le mouvement d'un siècle, se contentent d'en exprimer les vagues rumeurs, et cherchent l'unité de l'œuvre épique dans une variété où la pensée se dissémine, et qui n'aboutit qu'à des fragments ; harpes éoliennes, sans cesse ballottées par tous les vents de la terre qui les font chanter !

Ainsi, quel que soit le but mystérieux où tend l'humanité, que son avenir appartienne au christianisme, au règne absolu de l'esprit pur, à l'abjuration de toutes les joies de cette vie, ou (nous aimerions mieux le croire avec Novalis) à un panthéisme clairvoyant, illuminé çà et là par les divins rayons de l'Évangile, mais où l'esprit s'incarne quelque peu, où l'activité humaine marche enfin librement vers le ciel, à travers le beau jardin de la terre ; quel que soit, dans l'avenir, le but de l'humanité, le poème de *Faust* restera non-seulement comme un livre sublime où se rencontrent les plus nobles pensées que la poésie ait jamais prises au cœur humain, à la théologie, en un mot à la science de Dieu et des hommes, – mais encore comme l'expression d'une époque grande et féconde, qui, après avoir tout interrogé, tout tenté, j'allais dire tout accompli ; après avoir promené son activité impatiente dans toutes les écoles et sur tous les champs de bataille, lasse de la discussion et de la guerre, lasse surtout des folles théories qu'elle a vues éclore et mourir sous ses pas, mais trop jeune, trop ardente, trop vivace pour se contenter du doute, se réfugie dans la nature intelligente et le pressentiment d'une plus haute destinée.



OSWALD HESNARD<sup>6</sup>

UN ROMANTIQUE ALLEMAND

NOVALIS

**R**ares sont les historiens de la littérature qui conservèrent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féerique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. Sa personne exerça sur les intelligences et sur les sensibilités de ses

---

<sup>6</sup> Agrégé d'allemand, Oswald HESNARD (1877-1936), fut conseiller culturel de l'Ambassade de France à Berlin, où il vécut de 1919 à 1932, et où il fonda, en 1930, la « Maison académique de Berlin ». Homme politique, il passe pour avoir été, durant ces années, une sorte d'« éminence grise de la politique française en Allemagne ». Il est l'auteur des *Partis politiques en Allemagne* (1923).

contemporains un charme quasi irrésistible. Et ce charme émane perpétuellement des poèmes qu'il laissa. Toute son individualité faite de grâce juvénile et souriante comme de mélancolie brumeuse, de hardiesse et de confiance exaltée comme de langueur trouble et désolée, de fécondité joyeuse comme d'impuissance morne, sa figure légendaire d'amant d'une maîtresse lointaine et jamais possédée, de poète voué tôt à la mort ; sa vie romantique, passée tantôt à l'air libre des montagnes bleues, tantôt dans la mine mystérieuse où, avec le maître Werner, il s'exaltait à lire le livre de l'histoire terrestre ; sa fin d'extase aux lèvres de l'Infini, tout cela monte des feuillets légers qui forment son œuvre poétique, et crée autour du lecteur une atmosphère de romantisme où le sens critique a peine à vivre. Tout naturellement, une légende s'est vite formée autour de ce nom, une légende qui dure encore, puisque les jeunes poètes de l'Allemagne contemporaine partagent parfois avec M. Maeterlinck l'idée d'un Novalis démiurge, inconscient, d'essence énigmatique, « ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs »<sup>7</sup>.

Mais il y a autre chose en Novalis que cette attirance. Il y a ses idées, ses intuitions surtout, sur le monde, sur les choses de la vie et de la religion, il y a le contenu idéal des *Fragments*, d'*Europa*, d'*Henri d'Ofterdingen*, il y a ses conceptions obscures et souvent contradictoires de poète théosophe et d'illuminé. Ici l'admiration naïve fait place à un enthousiasme trop souvent artificiel ou à un dénigrement systématique. Selon que le critique sera catholique, protestant ou irrégieux, partisan d'un gouvernement théocratique ou adepte de théories révolutionnaires, notre poète sera magnifié comme un apôtre ou rejeté dédaigneusement comme un visionnaire. Quelques rares auteurs se sont efforcés de donner de Novalis une idée exacte à force de documentation consciencieuse et d'observation subtile. Dilthey, Haym, Heilborn ont contribué, plus que personne, à débarrasser ce chapitre d'histoire littéraire que constitue le « cas Novalis » de la végétation touffue dont l'avait revêtu la controverse politique et religieuse. Un Français, M. Spenlé<sup>8</sup>, vient enfin de mettre les choses au point en analysant les œuvres du poète romantique avec une patience très scientifique, en les situant dans leur milieu, en en dégagant les causes internes et extérieures, en exposant enfin, avec un calme qui n'exclut pas la sympathie, l'intérêt éducatif et historique qu'elles présentent.

---

<sup>7</sup> *Les disciples à Saïs et les Fragments de Novalis*, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction par M. Maeterlinck. Bruxelles, 1895.

<sup>8</sup> *Novalis, essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, par E. Spenlé. Paris, 1904, Hachette.

La tâche n'était point facile. On développe assez facilement la philosophie de Fichte de l'idée centrale du moi absolu. On peut ramener la théologie de Schleiermacher à deux ou trois idées fondamentales : intuition de l'Infini, valeur toute individuelle de la religion, son indépendance à l'égard de toute spéculation morale et métaphysique. Qu'on essaie en face de l'œuvre de Novalis ce petit travail de « réduction », qu'on tente même de déterminer en grandes lignes une « évolution » dans sa vie intérieure ; peine perdue. Cet auteur échappe à toute tentative de plan méthodique précis. Il fut un génie ondoyant comme l'Eau, l'élément préféré des théosophes et des physiciens romantiques, de Jacob Böhme [*sic*] et de Ritter. Qu'a donc fait M. Spenlé ? Il s'est penché sur cette eau profonde, il a étudié les multiples rayons qui venaient s'y réfracter ; il s'est parfois complu à en admirer les scintillements fugaces, il a su en explorer aussi les régions obscures qui ne reflètent que les ténèbres.

Nous assistons ainsi, avec son biographe, à la jeunesse inquiète du poète, à cette jeunesse pleine de tâtonnements, d'enthousiasmes qui durent un mois, de vocations vite abandonnées ; et déjà nous apparaît nettement une face de son caractère : un « monoïdéisme » affectif dont l'objet ne tarde pas à se « volatiliser » pour ainsi dire à la flamme de la passion, une faculté de forte tension nerveuse qui se retourne vite en son contraire, une aptitude inquiétante à de rapides dépressions. Puis, c'est l'idylle de Grüningen, l'amour mystique dont l'objet fut la très jeune Sophie von Kühn, petite âme légère, ingénue, enfantine, que la mort promptement transfigura. Le « surmenage sentimental » dont cet amour s'accompagna et qui fut préparé par les romans de Jacobi, les écrits de Zinsendorf [*sic*], mena rapidement Novalis à ce stade de la passion romantique où l'amant paraît ne pas aimer l'élue pour elle-même, mais reporter son amour sur un objet intérieur, sur lui-même, sur l'idée qu'il se fait de l'amour, idée infiniment supérieure à tous les symboles par lesquels elle s'exprime dans la vie réelle. Encore ce sentimentalisme raffiné se pimente-t-il d'érotisme mystique. Il s'exaspère par la souffrance, par la maladie qui affine les sens, enrichit les tons de la volupté, – étend la « zone animique » du mystique et lui donne une sensation multipliée de la vie. Haussée à ce point, la passion romantique se passe de l'objet. Il se produit en amour pour Novalis le phénomène que nous verrons apparaître dans sa pensée. Le Moi qui sent, comme le Moi qui pense, s'affranchit de toute dépendance objective, il s'affirme déjà comme le seul créateur. Sophie peut mourir : la passion qu'elle alluma va continuer de brûler, attisée tout d'abord par la douleur et le deuil ; puis cette flamme s'étendra à toute la vie morale du poète.

Et cette douleur n'est pas un gouffre où l'on se débat, dans l'angoisse de ne pas trouver d'issue. Novalis chérit sa peine, choie son tourment, pour l'acuité qu'il donne à ses sensations et à ses pensées, pour la soif de l'au-delà qu'il y gagne, pour les révélations insoupçonnées qu'il y reçoit. Car, pour les âmes inquiètes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le besoin du surnaturel, la recherche de l'exaltation fiévreuse, l'entretien d'une « température animique » élevée sont autant de tendances que partagent tous les « hommes hauts » peints par Jean-Paul. Le « délire de désincarnation », condition des suprêmes révélations, a saisi ces âmes ardentes. En attendant la mort, il s'agit de découvrir dès cette vie un point de vue d'où le regard plonge, par échappées, dans l'au-delà. De là les pratiques spiritiques auxquelles fut initié notre poète [*sic*] et dont M. Spenlé nous fait sommairement l'histoire ; de là la stricte discipline morale que s'impose Novalis, les isolements prolongés dans la chambre mortuaire de l'aimée, les phénomènes de division de la conscience qui permettent à l'inconscient d'agir sur son âme et de découvrir à celle-ci les paysages crépusculaires de l'« autre monde » ; de là l'usage des agents chimiques qui provoquent l'extase, de là, enfin, la discipline étrange que nous enseigne le *Journal* du poète, et la poésie transcendante des *Hymnes à la nuit*, œuvre mélodieuse d'un poète somnambule, ivre de haschisch [*sic*].

Mais, précisons. Le lecteur français pourrait croire que de cette poésie de ténèbres le fond moral est le plus radical des pessimistes. Qu'on ne s'y trompe pas, Werther se suicide parce que le monde est une prison où étouffent ses aspirations idéales. René proclame une éclatante rupture de ban avec le monde, en face duquel il dresse son indifférence dédaigneuse. Novalis prend une attitude très différente du désespoir pathétique, comme de la résignation stoïque et théâtrale. Dans le cas qui nous occupe nous ne trouvons pas ce « sentiment de solitude morale » dont M. Canat, dans une thèse récente<sup>9</sup>, a décrit les nuances les plus fines chez les Romantiques et les Parnassiens français. Chez le mystique allemand l'idée de mort n'est pas une idée de révolte misanthropique, d'anéantissement. La mort n'est pour lui qu'une vie intensifiée, parée des couleurs de l'orgie, d'une orgie divine de beauté.

Optimiste foncier, virtuose de la jouissance, Novalis veut faire rendre à la vie humaine tout ce qu'elle peut comporter, pour un cerveau finement organisé, de joies supérieures. A l'être spirituel convenablement exalté il est donné de considérer la vie comme une

---

<sup>9</sup> Canat, *Une forme du mal du siècle. Le sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens*. Paris, 1904.

« illusion belle et géniale », comme un « spectacle grandiose » – avant de goûter aux joies absolument réelles de la mort.

\*

Voilà pour le problème plus particulièrement psychologique – pour ne pas dire pathologique – du *Journal* et des *Hymnes à la nuit*. Les *Fragments* posent le problème plus spécialement philosophique des conditions de la connaissance. Il est vrai que nous n’y trouvons aucune recherche méthodique et rationnelle. Affirmations, prophéties, « intuitions géniales », analogies fantastiques et souvent absurdes, synthèses audacieuses, extravagances, il y a tout cela dans les *Fragments*. M. de Wyzewa<sup>10</sup> y trouve « la théorie complète du transformisme, l’affirmation de l’unité chimique des corps simples, le clair pressentiment de la photographie, le pressentiment non moins clair de l’origine infectieuse des maladies... l’idée des colonies ouvrières et des sociétés coopératives ». L’auteur de ces lignes semble avoir pris plus au sérieux que le poète lui-même de brillants paradoxes. « Faut-il toujours être raisonnable ? » demande Novalis en parlant lui-même des *Fragments*. J’ai connu un latiniste qui trouvait dans Lucrèce la « théorie complète » de la psycho-physique. Les mots sont susceptibles de tant de combinaisons ! Et Novalis est un si admirable faiseur de « réussites » !

Indépendamment des innocentes mystifications qu’ils contiennent, ce qu’il est surtout intéressant de suivre dans les *Fragments*, c’est la façon curieuse dont le filon de la philosophie de Fichte a été monnayé par Novalis à l’image du parfait romantique. J’aurais aimé trouver au début du chapitre IV sur l’*Intuitionnisme* un exposé plus systématique des explications qui nous introduisent dans la *Wissenschaftslehre*. Le chapitre y eût peut-être encore gagné en cohésion.

Qu’est-ce que le « Fichteisme » ? En gros, c’est une doctrine qui adopte, en face du problème du fondement de l’expérience, l’attitude idéaliste. En quoi consiste cette attitude ? Les deux éléments de l’expérience sont, d’une part l’objet, de l’autre l’esprit. Or, philosopher, c’est s’élever au-dessus de l’expérience, c’est abstraire, c’est séparer par la pensée ce qui est uni dans l’expérience. Si l’abstraction porte sur l’objet, il reste le « moi en soi ». Si elle porte sur l’intelligence, il reste la « chose en soi ». Le premier procédé est l’idéalisme ; le second le dogmatisme. Et Fichte montre que le dogmatisme est impossible, puisqu’il s’efforce de faire sortir de l’objet la représentation de l’objet, de l’être la conscience. Or

<sup>10</sup> *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1900.

*l'intelligence* qui se contemple, qui s'apparaît à elle-même, implique par là même une *existence*. Mais inversement, de la simple existence, il ne saurait jamais sortir une intelligence. Il y a là un abîme que le dogmatisme ne saurait franchir, une genèse qu'il est impuissant à expliquer.

Quant à la solution kantienne, qui consiste à poser l'objet comme « chose en soi », « noumène » inconnaissable, elle engage en deux contradictions insolubles : 1° elle rapporte les phénomènes au noumène comme leur cause ; elle applique donc à la « chose en soi » la catégorie de la causalité qui ne peut être – d'après Kant lui-même – appliquée qu'aux phénomènes ; 2° elle pose le noumène, c'est-à-dire ce que nous ajoutons *par la pensée* au monde phénoménal, comme l'*Être indépendant de notre pensée*. A la place de ce mélange inacceptable de dogmatisme et d'idéalisme, il faut mettre l'idéalisme pur, en supprimant cette « chose en soi », en posant le « moi » comme fondement explicatif de tous les phénomènes.

Au début de sa philosophie, Fichte pose donc le moi absolu, qui n'a pas encore d'objet hors de lui. Ce moi n'est pas le moi individuel ; ce n'est pas le moi de la conscience réelle, c'est le moi qui se pense lui-même, qui constitue l'unité primordiale de la pensée et de la chose pensée. Il n'est pas un être, un fait accompli : il se pose lui-même, il est un acte. Aussi est-il impossible d'en prendre conscience par le moyen des concepts, à la façon de la pensée qui s'exerce sur les objets : il est perçu par la conscience qu'on prend de son être intime, de sa liberté absolue à l'égard des choses, par l'« intuition intellectuelle ». Tout le contenu de notre conscience ne sort donc que du moi. Mais, pour que le moi soit capable d'une représentation, il lui faut le *non-moi*. Dans le moi, il y a donc le moi et le non-moi. Le moi se limite lui-même, se prive pour ainsi dire d'une partie de sa réalité pour la reporter sur le non-moi ; il se pose comme conditionné par lui et le conditionnant. Comment cette délimitation réciproque est-elle possible ? En supposant dans le moi une activité indépendante, autonome, qui consiste à limiter l'activité – en soi infinie – du moi, comme par un choc extérieur. Cette activité, c'est *l'imagination productive*. C'est un travail inconscient, qui produit l'objet et qui, parce qu'il le produit *inconsciemment*, nous le fait apparaître hors de nous.

Le monde extérieur est donc pour l'idéaliste une limite que le moi s'oppose à lui-même. Cette limite n'est pas fixe, car le moi n'est pas susceptible de délimitation définitive. Après chaque sortie, l'imagination revient à son point de départ et se rejette de nouveau à l'infini. Nouvel essai de délimitation, nouvel essor par delà la limite que le moi s'est créée. C'est dans ce processus ininterrompu que consiste le développement de notre activité représentative.



Cette exaltation du moi, cette affirmation d'une expérience *interne*, supérieure à toute expérimentation extérieure, cette conception du moi créateur de l'univers, conquièrent tout de suite les romantiques. Schelling, Fr. Schlegel eurent tôt fait de se bâtir un « idéalisme transcendantal » bien au-dessus du monde borné des vérités de sens commun où triomphent les têtes vulgaires. Novalis proclama la souveraineté indiscutable du « démiurge » humain. « L'expérience et la nature diront ce qu'elles voudront » ; les décrets de l'intuitionnisme sont irrévocables. Les mathématiques sont là pour prouver la docilité de la nature aux affirmations de l'esprit. Aussi, pour Novalis, la philosophie doit-elle être la « mathématique universelle », et le voici tâchant à « mettre l'absolu en logarithmes », à découvrir un système de notations analogue à l'algèbre, pour y embrasser toute la réalité. Les termes antithétiques « esprit » et « matière », « forme » et « contenu », « moi » et « non-moi » se rapprochent, se combinent en d'aventureuses synthèses. Tous les conflits se neutralisent. Il n'y a plus de contraires dans le ciel abstrait de la métaphysique romantique. C'est l'âge d'or de la philosophie.

Comme condition de toute abstraction, Fichte avait posé le *pouvoir absolu d'abstraction* auquel il avait donné le nom de Raison. C'est par la Raison que l'homme prend enfin conscience de la différence radicale qui existe entre le non-moi, duquel il est possible d'abstraire, et ce sur quoi l'abstraction ne peut pas être opérée sans reste : le moi. C'est par la Raison que le moi reconnaît enfin que toute détermination venait de lui, et de lui seul ; c'est par elle que nous arrivons à la *conscience pure*. Et voilà comment le théoricien idéaliste posait l'apaisement des conflits. Novalis va nous donner la traduction mystique de ces pensées. L'idéal de la conscience véritable, on l'atteint par l'extase. Par elle le poète découvre l'arbitraire qui fait le fond de l'univers. Le monde est un mirage. Et, tandis que Fichte, logiquement, voit le couronnement de la philosophie dans l'activité pratique de l'homme, dans l'effort du moi pour produire l'harmonie complète du monde avec lui, l'abolition finale de toute résistance en dehors de lui, l'accomplissement total du moi, tandis que le moraliste-citoyen excite les jeunes générations à l'action morale, seule digne d'un cœur viril, Novalis s'avance d'une démarche incertaine entre les illusions que sa pensée a percées à jour et se réfugie enfin dans le domaine de l'art, seule région où l'illusion devienne vérité, où s'affirme sans entrave l'activité créatrice dont le monde et la vie ne sont qu'une ébauche.

Nous avons vu quel rôle essentiel jouait dans la doctrine de Fichte l'imagination productive. Tout sort de l'imagination : elle est

la source de toute connaissance, elle nous fournit toutes les catégories que Kant faisait sortir de l'entendement. Ici encore les romantiques vont « fichtiser mieux que Fichte ». Ils annoncent donc que « tout ce que produit l'imagination existe par là même réellement ». Par ce sens merveilleux, déclare Novalis, l'homme efface les limites ordinaires de l'imaginaire et du réel ; il est mage, il peut agir sur ses organes, il peut même « restaurer des membres perdus », se créer des sens nouveaux. Le critère de la réalité ne peut être cherché ailleurs que dans les données du « sens intime ». Le monde est un rêve, le rêve est un monde. Croire, affirmer, c'est se libérer des idéaux tendancieux, contradictoires, du savant, de l'homme d'action. Rêver, sentir, aimer, constituent la poésie, l'art libérateur où le génie rend méthodique, consciente, l'activité spontanée du « *gemüt* », où le poète se mêle aux choses, pour en donner un tableau plus riche et plus parfait, lui qui voit l'invisible, touche l'impalpable. Car le poète a développé en lui l'« organe intérieur du rêve », cette faculté merveilleuse qui, même soustraite aux impressions des sens extérieures, serait capable de construire *sans eux* un univers exactement semblable à celui qui nous est fourni d'ordinaire *par eux*. Et quelle sera cette poésie transcendante, commencement et fin de tout, cette poésie par quoi s'exprimera parfaitement la même pensée démiurgique que les différents arts et sciences ne font que formuler à l'aide d'un système particulier de signes ?

\*

Elle sera symbolique. Le symbole n'est-il pas à l'origine de toute pensée, puisque la pensée la plus primitive naît d'une conformité mystérieuse, d'une sorte d'« harmonie préétablie » entre le monde et l'esprit ? Le langage, instrument indispensable de la pensée, est un premier degré de conscience dans le symbolisme. Mais le langage vulgaire n'est qu'un moyen inférieur d'expression ; le langage scientifique paraît ne plus se souvenir du symbolisme primitif, car, entre lui et la chose qu'il signifie, n'existe plus aucun lien organique, transcendant. Le langage poétique, au contraire, riche de tous les éléments plastiques, musicaux, qu'il contient, est le seul langage « dynamique », évocatoire. En associant ses mots selon de merveilleuses affinités, dont le divin hasard lui dicte souvent les plus ingénieuses, le poète déchaîne subitement dans notre conscience un véritable tourbillon d'associations d'idées toutes neuves. L'artiste en mots, l'enthousiaste du verbe, est celui qui pressent magiquement les puissances occultes du mot sur le moi humain. Par le rythme qui berce, qui endort, il accélère cette

véritable « suggestion » ; par le symbole il donne à l'idée l'aspect troublant des contrées lointaines, des paysages antiques, il lui ajoute l'attrait d'une science à demi dévoilée, d'autant plus alléchante [attirante]. L'artiste romantique enfin sait que le mystère non seulement nous environne, mais qu'il habite en nous ; son art sera donc *intérieur*, c'est-à-dire qu'il tendra vers l'expression musicale, et c'est par là qu'il semble annoncer la conception schopenhauérienne et wagnérienne de la musique : l'art suprême où s'exprime confusément l'inexprimable volonté.

\*

Fichteisme romantisé, idéalisme saturé d'occultisme, symbolisme, tel est à peu près le « résidu » idéal qui demeure au fond du creuset où M. Spenlé a jeté les *Fragments*. Mais Fichte ne pouvait satisfaire longtemps les exigences sentimentales de Novalis. Plus Fichte multipliait les applications pratiques de son système, plus il tournait son effort vers le droit, vers la moralisation de l'État, des sociétés, plus sa philosophie se faisait sociale, nationale même, plus les romantiques affirmaient la nécessité de le « dépasser ».

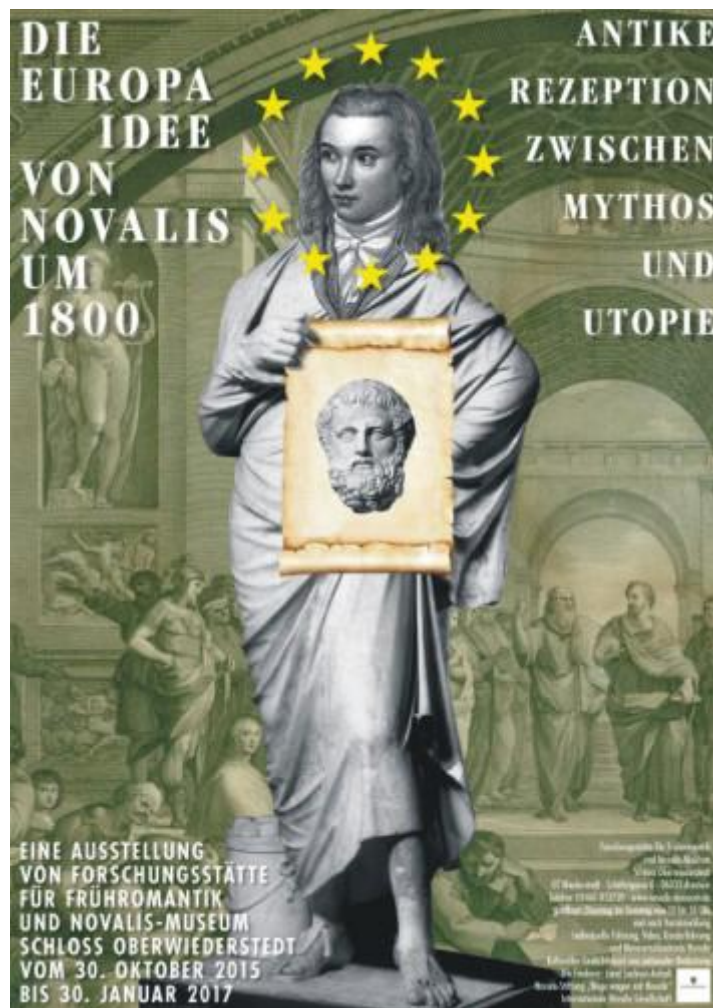
Pour Fichte, la nature n'est qu'une abstraction, le « choc » nécessaire au moi pour qu'il prenne conscience de l'absolu en lui-même. Sous l'identité absolue, mais idéale du moi et du non-moi, il montrait toute l'activité réelle de l'homme dominée par la lutte perpétuelle, sans répit, sans jouissance reposante, désintéressée, de l'esprit contre la nature qu'il veut soumettre à ses lois. Réformatrice, révolutionnaire, inesthétique, « acosmique », cette doctrine cessait d'être romantique. Il fallait lui opposer une philosophie mystique, poétique, religieuse, de la nature. Nous en trouvons les membres épars dans le recueil des *Fragments* parus dans l'*Athenæum* sous le titre de *Poussières d'étamines*, dans un autre fragment *Le disciple à Saïs*, dans le conte de *Klingsobr*, dans le roman *Henri d'Ofterdingen*. C'était d'après des règles fixes, en vertu d'une nécessité profonde, intime, que Fichte faisait sortir du moi la nature. Avec Novalis, lecteur enthousiaste de Plotin, c'est en vertu d'une sympathie universelle, d'un acte d'amour, que l'âme humaine communique avec l'âme universelle, inconsciente, lien organique entre tous les êtres particuliers. C'est l'amour qui initie à la science. Hyacinthe, amant ingénu de *Petite-fleur-des-roses*, trouve sous le voile d'Isis... l'amante qu'il avait quittée pour la Vierge voilée. (Conclusion du *Disciple à Saïs*.) L'univers avec ses trois règnes serait pour nous une énigme, si son plan ne se trouvait dans l'homme, *Sens de la terre*. C'est la mission du poète d'annoncer aux humbles les secrètes affinités éparses sur la face du globe. Il ne le peut qu'en brisant le mur de sa

conscience égoïste, en ouvrant son cœur aux confidences de la Déesse. Tandis que le physicien ordinaire observe servilement les phénomènes extérieurs, le physicien romantique prend magiquement conscience en lui des effets partout identiques du galvanisme universel, il pressent l'ondulation partout propagée de la vie du grand « Animal-Univers ».

[À suivre]



Du 30 octobre 2015 au 30 janvier 2017.  
La nouvelle exposition du Musée Novalis,  
Château d'Oberwiederstedt.



---

**NOVALIS 2008**

## Réception de Novalis en France

**Volume 1** : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900. **Volume 2** : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3** : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4** : Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5** : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6** : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8** : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9** : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10** : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12** : Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13** : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14** : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15** : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16** : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17** : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18** : Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19** : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20** : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21** : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22** : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23** : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24** : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25** : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26** : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27** : Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

---

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- Jean Moncelon, « Fidélité d'amour. Henri et Mathilde », 2015.
- Théophile Gautier, « Ary Scheffer », *La Presse*, 11 mars 1837.
- Henri Blaze de Bury, extrait d'un essai sur Goethe, in *Le Faust de Goethe*, Paris, 1847.
- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, 1904.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2016